

## quand le père tornay était à latsa

Deux mois après son arrivée à Weisi, le P. Tornay fut placé à Latsa pour seconder ses confrères dans la surveillance des travaux. Faible de santé et très fatigué, ce séjour à la montagne devait lui être très bienfaisant et lui permettre de reprendre sérieusement ses études, en automne. Voici une lettre qu'il adressait, de là-haut, à ses confrères du Grand-St-Bernard qui lui demandaient sans cesse des nouvelles.

*Latsa, le 19 septembre 1936.*

*Mes chers Confrères,*

Au moment même où vous vous hâtez vers Matines, me voici dans le soleil de septembre, sur la montagne, la mine terrible, ainsi qu'il convient à un commandant de sauvages, le cœur un peu « chose », parce que je suis seul. (M. Melly est reparti ce matin, pour Weisi et M. Chappellet n'est pas de retour de la Salouen). Me voici sur un tas de pierres, près des fondements de l'Hospice, assis, à regarder et à comprendre, pour vous la faire voir et comprendre, la montagne à laquelle vous pensez souvent et que beaucoup, peut-être, ont déjà adoptée pour une seconde et future patrie. Et puisque, à en croire votre chronique et vos lettres de juin que nous avons lues hier avec M. Melly, certains regrettent de ne pas recevoir de moi une lettre détaillée sur le dramatique voyage, je les prie d'excuser ma négligence aussi charitablement qu'ils ont espéré ma prose, de me croire toujours intéressé à leurs pensées et à leurs affaires et d'accepter la présente lettre comme un gage de parfait amendement.

*Latsa!* Vous en savez bientôt par cœur le chemin. Durant neuf heures — durant quinze pipes et trois chapelets, dirait le P. Nussbaum —, on descend vers le nord-ouest, le long de la rivière de Weisi, jusqu'au Mékong que l'on remonte presque à angle droit, vers le nord, pour arriver, trois heures après, chez M. Coquoz, curé de Siao-Weisi. Là, on se repose à veiller. Le lendemain ou le surlendemain, si l'on suit le chemin habituel, pendant trois heures encore on remonte le long du Mékong.

Ce sont des bouts de voyage comme celui-ci qui causent nos plus grands, sinon nos uniques plaisirs. Mais pour les goûter, je suis bien content d'avoir donné tout ce que j'ai donné, et s'il le fallait, je donnerais plus encore ! Le fleuve bruit comme un tonnerre lointain. Des

*A Latsa, devant le Refuge en septembre 1936  
les Pères Melly et Tornay,  
portant les lunettes noires.*

souvenirs ou des ébauches de villages font semblant de peupler ce pays sauvage et noir, cette vallée que le fleuve a creusée entre d'abrupts coteaux sans se soucier des hommes, comme s'il avait voulu se réserver cette partie de la terre. Les mulets trottent au chant des oiseaux. Les noyers nous prêtent leur ombre humide. L'on oublie tout et l'on n'espère plus rien. On ne serait pas étonné de voir le voile, tendu entre Dieu et nous, tomber ; et l'on comprend un peu le bien-être des âmes dans le nirvana des inutiles désirs.

Mais à la fin, ici du moins, on sent dans les profondeurs de l'être, dirait, je ne sais plus qui, comme une angoisse qui se vrille. C'est que le fameux pont de corde apparaît. Il fait l'impression d'une ficelle sur l'abîme. MM. Coquoz et Melly me regardent, s'efforçant de découvrir, sous un calme peut-être apparent, de secrètes et trop humaines émotions. Quant à moi, je leur prépare un coup d'éclat : « Faut-il garder la pipe, faut-il la poser ? Si je garde la pipe, ils sauront au moins à quoi s'en tenir. J'aurai fait mes preuves. Mais si je la garde, je risque de mordre trop fort, d'en laisser tomber une partie, de ne conserver qu'un bout de tuyau en bouche ; ce serait contre-épreuve. Bref, posons la pipe. » On a fini de me ficeler, je pars et me retrouve à l'autre bout, en train de me chicaner : « Pourquoi n'as-tu pas gardé la pipe ? » Emotion générale : un peu plus qu'une forte descente à ski.

Sur la rive droite du fleuve, on monte coucher à Kiatse. Retenez ce nom et permettez-moi une digression.

Kiatse est un village grand comme la moitié de La Rosière<sup>1</sup>, mais important comme une capitale. C'est, en effet, la résidence d'un chef Lissou. Qu'est-ce qu'un Lissou ? C'est un Valaisan du VII<sup>e</sup> siècle. Par nostalgie de liberté ou de solitude, ou par crainte de la malaria, ne pouvant habiter la plaine, il a fait de la montagne sa nourricière.

<sup>1</sup> Village natal du P. Tornay.





Ce sont les raides gazons suspendus sur les rochers qu'il défriche ; ce sont des « replats » presque inaccessibles qu'il aime pour bâtir sa demeure. Et, quand la terre est épuisée, il s'en choisit une autre, partout chez lui, pourvu que ce soit sur la montagne. Il vit de sarrasin, de maïs et de blé. Il boit volontiers la goutte. Comme la terre produit facilement le peu dont il a besoin, il passe une grande partie de son temps à courir les monts chassant et pillant. De ci de là, il descend dans la plaine. Là, la goutte étant plus abondante, il en prend plus abondamment. Mais encore, qu'est-ce qu'un Lissou ? C'est un homme à peu près de notre taille ; la figure sèche et ravinée par la colère, les passions et la vie dure ; les yeux grands, noirs, qui se perdent on ne sait où, la taille droite, les jambes longues et nues, irriguées par de belles veines bleues ; les pieds nus, cornés et fendus par les bambous qu'ils ont foulés. L'homme s'habille d'un pantalon et d'une robe de chanvre ; la femme d'une simple jupe plissée. Les uns et les autres portent, à leur côté, un sabre qu'ils ne déposent qu'avec leurs habits. Est-ce tout ? Non. Le Lissou est encore un bon type. Il a l'air de fuir la société et pourtant il aime la compagnie. Il reçoit bien ses hôtes. à moins qu'il ne soit trop sauvage. Alors il les tue. Il aime à payer la goutte. Ils aiment à s'enivrer ensemble. Sa langue, rude comme nos patois, n'est pas très difficile. Enfin et par-dessus tout, il se ferait volontiers catholique. C'est le peuple chéri de M. Chappelet qui ne pense qu'à eux. Aidez-le bien de vos prières. Au reste, parmi vous, parmi nous n'y en aurait-il pas un qui aimerait mériter ce titre : Apôtre des Lissous.

Quand nous arrivons à Kiatse, le Besset (chef) Djamba, pour l'appeler par son nom, nous fête. Avec déférence, il nous conduit dans sa grange (sa grange est préférable à sa demeure), nous offre une poule, du fromage de haricots. Aux dernières flambées de notre foyer, nous nous endormons.

Le lendemain, par un vallon latéral du Mékong, il s'agit de gagner Latsa. Notez que Kiatse est déjà bien élevé sur le coteau. On quitte le village pour disparaître bientôt dans une forêt qui finit elle-même à Latsa. D'abord une rude montée à travers les chênes et des verneaux grosses comme nos sapins, puis on prend, en biais, à travers des cèdres énormes — trois ou quatre mètres de diamètre —, les rhododendrons et les framboisiers. Je me sens heureux dans ce pays des ours, heureux comme au col du Sonadon. Venez voir si j'ai tort. Enfin quelques clairières nous laissent voir le val qui s'ouvre comme un entonnoir : c'est Latsa ! Les rhododendrons continuent leur tapis, et les sapins, chacun avec son ombre nous accompagnent jusqu'au bout. Un grand « replat » où dort de l'eau, entre deux arêtes vêtues de gazon. Pas encore ça. Un autre « replat », voici le Refuge. Son aspect ? S'il était un peu moins haut, il ressemblerait au refuge de Labeau<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cabane, près du Grand-St-Bernard.



*Le vrai Latsapass : M. Chappelet au milieu d'un groupe de Lissous*

Entrez au troisième compartiment, c'est chez nous. Si vous avez soif, une cruche de goutte chinoise, là dans un coin, ne demande qu'à vous rendre service, n'en déplaie au « clavendier<sup>1</sup> ». Mais n'approchez pas trop vite, vous pourriez vous casser le nez contre l'énorme foyer qui occupe le centre de la salle. Au-dessus du foyer, mais le dépassant, vous voyez pendre un jambon ; ne vous y assommez pas, il a déjà la marque du front de M. Melly ; des morceaux de viande sèche, n'y mordez pas, vous y perdriez vos dents ; un bout de saucisse qui s'ennuie. Ce matelas de branches de pin, là, à l'angle, c'est notre lit. Retournez-vous ; de ce côté de la porte, l'ombre du cheval qui nous transporte le bois monte démesurément vers la muraille ; à l'autre coin, sur un tas de bois, une poule rêve, future victime pour un dimanche. Levez encore les yeux et vous voyez un toit provisoire, en bardeaux. Dans les autres compartiments, dorment, mangent, parlent et mentent l'ingénieur et les ouvriers.

Que faisons-nous, ici ? Nous surveillons les travaux. Quelque 50 m. plus bas, un peu à droite, l'Hospice lentement surgit de terre.

<sup>1</sup> Père économe.



Il faut être là pour contrôler la rectitude des lignes, la solidité des murs et bien d'autres choses que vous savez.

Pour moi, je fais du chinois. Actuellement, je traduis Vinetou avec le concours de M. Chappelet.

On exerce l'hospitalité. Souvent, des passants viennent demander des remèdes et boire du thé. L'Hospice rend service et fonctionne avant d'être terminé ! On reçoit de nombreux Lissous. Ce sont les habitants des deux versants de la montagne. Le chef de Kiatse vient nous apprendre que le P. Melly a été nommé Roi des Lissous !

Oui, le Besset de Kiatse, j'en suis témoin, lui a appris la nomination. La raison en est que nous sommes de braves gens, courageux et justes tandis que les Chinois sont des usuriers ; car ils dépendent des Chinois ! Nous en avons bien ri et si nous aimions la farce, il nous serait facile de faire marcher la presse chinoise, anglaise et même romaine...

Messieurs, nous allons monter une pipée durant. Voici un premier col qui nous ouvre passage sur un grand vallon : celui d'Allo. On n'a qu'à continuer le chemin sur l'arête gauche et, après une demi-heure, on arrive au second col, le vrai Latsapass, celui-là, et qui, par une descente vertigineuse, en 4 h. de temps nous conduit sur les bords de la Salouen. Vous voyez donc que l'Hospice n'est pas construit sur le col même. C'est qu'il sera plus facile de l'entretenir, de l'éclairer à l'électricité et de l'approvisionner. Et comme la montée au col n'est plus raide du tout, il rendra un égal service aux gens.

Mais, ici sur le col, chantons nos espoirs : nous sommes, si nous comptons les heures de montée, de marche effective, à 7 h. de la Salouen et à 9 h. du Mékong. Entre les deux vallées, un commerce intense se fait : introduction, depuis le Mékong, des produits chinois — bientôt des produits japonais — vers la vallée de la Salouen et les frontières de la Birmanie. Les transports, vu l'absence de pont, se font à dos d'homme. Les pauvres porteurs, chargés de 35 à 40 kilos, se contentent d'une galette de maïs ou de sarrasin, pour tout vivre, et passent la nuit, comme ils peuvent, dans les bois sur l'un ou l'autre versant. Ne méritent-ils pas un peu d'hospitalité ? Ou bien, ce sont des commerçants, simples piétons qui, pris par la pluie et le mauvais temps, seraient heureux de trouver un abri.

D'autre part, vous voyez, là, à vos pieds, le vallon d'Allo. Des pasteurs protestants y travaillent, ainsi que plus loin sur les rives de la Salouen. Mais il y reste encore beaucoup à faire. S'il y avait, à l'Hospice, trois ou quatre prêtres, l'un resterait là en permanence pour prêcher aux passants et s'occuper d'eux ; les autres seraient très bien placés pour aller évangéliser les villages voisins, tous lissous. Notez que nous n'irions plus chez des sauvages mais chez des civilisés ou au moins chez des apprivoisés.

Dites-moi, n'aimeriez-vous pas descendre dans le vallon d'Allo, noir de forêts, sauvage comme un désert, parcourir les rives escarpées de la Salouen, grimper les rochers, la tête lourde comme du plomb à cause de l'altitude, la bouche chauffée comme un brasier, éreintés jusqu'à marcher à quatre pattes : oui, mais aussi, de ces pointes et de ces creux, faire surgir des clochers, couvrir le tonnerre des fleuves par celui des cantiques, et mourir inconnu et ridicule dans la nuit d'un village, au milieu des sauvages à genoux. Voilà le pain qui nous attend. Qui en veut ? Je n'ai pas encore bien goûté son âcre saveur mais je n'en sais pas non plus d'aussi préférable.

Ou bien, il pourrait se faire aussi que l'on coure sans résultat, sans voir le clocher, sans entendre les cantiques, mais il me semble que courir pour Dieu est une œuvre morale assez grande et assez belle en elle-même pour se passer de résultat, si la chose était possible.

Chers confrères, ici même, sur le col, où je suis monté, où j'écris, les doigts crispés par le froid, il y a tant de paix, qu'à l'autre bout j'entends un peu d'écorce tomber de branche en branche, jusqu'à terre. Le ciel reste bleu, infiniment, sur l'ombre qui, des vallées, monte en silence. Dans les rhodos et les bambous, un vent qu'on n'entend pas soulève des vagues de verdure. C'est trop beau ! Je me tais après vous avoir donné ici-même rendez-vous.

*M. Tornay, C. R.*

